

CINÉMA

Comédie sans gras
Page C 6



CHRONIQUE

Le vertige du nombre
Page C 9

LE DEVOIR



CULTURE

TÉLÉVISION

Miroir fidèle

Une nouvelle série survole en 10 heures l'histoire du téléroman et ses liens avec la société québécoise

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Les images se bousculent. Maman Plouffe, Janine Jarry dans *Rue des Pignons*, la tribu de *Quelle famille*, Pierre Lambert et le National, le duo tragique de Xavier et Myriam dans *L'Héritage*, Jean-Paul Belleau le couraillieux, les délires de *La Petite Vie*...

Ce sont tous des personnages de fictions télévisuelles qui ont marqué l'imaginaire des Québécois. «Les téléromans au Québec ce sont de grands rassemblements nationaux, plus que le cinéma et la littérature», lance l'anthropologue Jean-Pierre Desaulniers. Le projet lancé par le maire de Chicago d'inviter la population à lire le même livre en même temps le fait rigoler. «On n'a pas besoin de ça ici, tout le monde regarde les mêmes téléromans!»

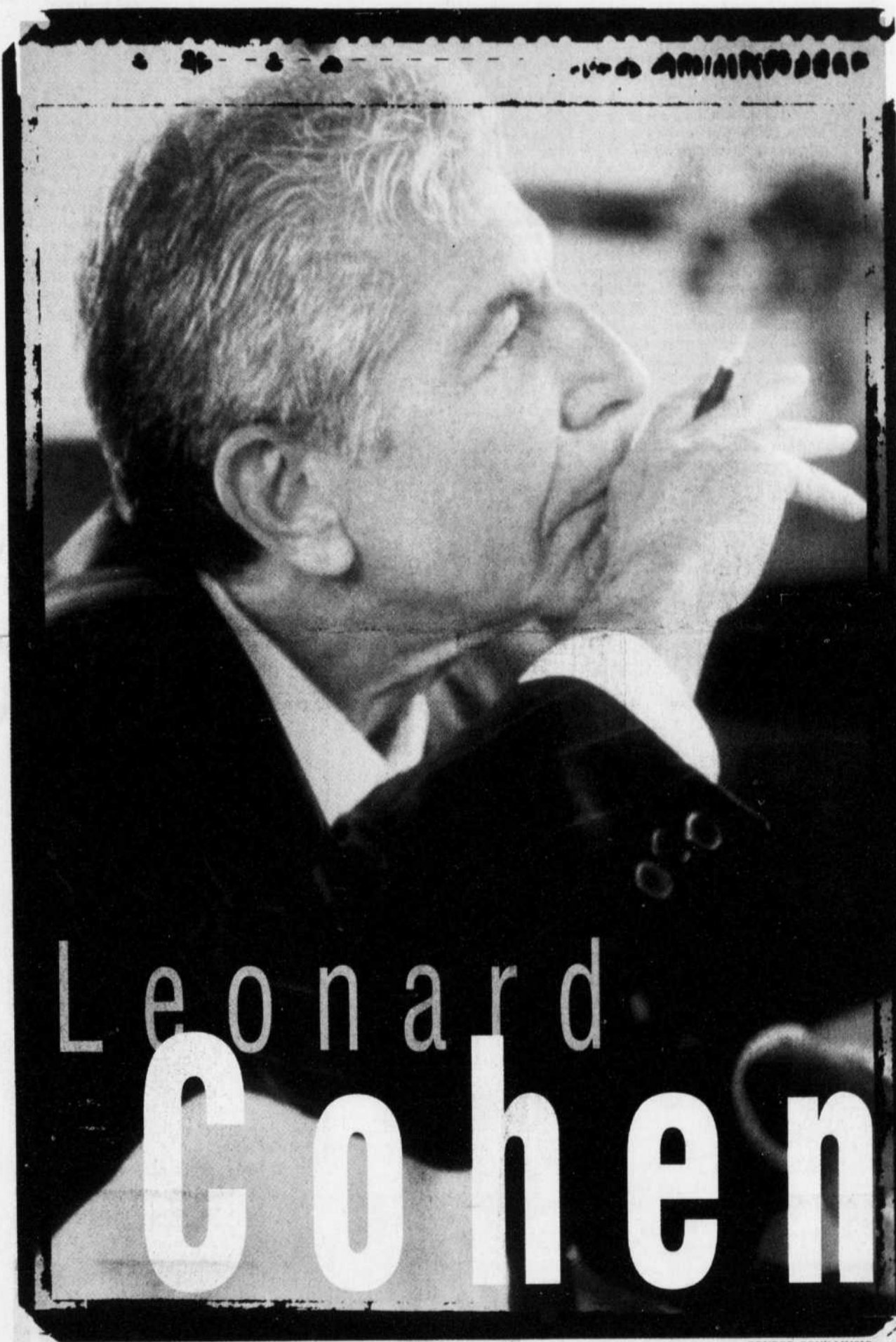
A compter de ce soir, Canal D entreprend la diffusion d'une série documentaire, *Téléromans PQ*, des producteurs Jacques Lina et Louise Collette, écrite par Marie-Josée Cardinal, qui survole en 10 heures l'histoire du téléroman québécois et ses liens avec la société québécoise.

Chaque émission est organisée autour d'une thématique: la famille, les femmes, le pouvoir spirituel, les grandes confrontations, la place des jeunes et ainsi de suite.

Jean-Pierre Desaulniers est un des rares universitaires québécois à avoir étudié en profondeur le téléroman. Présentateur de la série, il intervient dans chaque épisode pour offrir ses analyses sur l'évolution du téléroman. Plusieurs comédiens livrent également de nombreux détails sur les tournages et sur les personnages qu'ils ont créés. Une série vraiment pour tout le monde donc, avec un discours plus réfléchi mais aussi de belles images d'archives et des anecdotes savoureuses.

Au Québec, le téléroman a connu un succès immédiat avec *Les Plouffe* dès novembre 1953, succès qui ne s'est jamais démenti. Des auditoriums de un million et demi à deux millions de téléspectateurs passionnés ne sont pas rares. Ce qui, pour une

VOIR PAGE C 2: MIROIR



est revenu

(et reparti)

Neuf ans après l'oppressant *The Future*, après cinq ans à méditer et cuisiner au sommet d'une montagne, finalement débarrassé de l'angoisse qui le tenaillait depuis toujours, c'est un homme en paix qui s'apprêtait à présenter lui-même au monde un nouveau disque tout simplement intitulé *Ten New Songs*. C'était avant la guerre. Mardi, le disque sera en magasin. Tout seul.

SYLVAIN CORMIER

C'était en août. La bonne nouvelle poussait un vent de fraîcheur bienfaitrice sur le bitume liquéfié de la Main caniculaire. Leonard Cohen était en ville. Chez lui, à Montréal. Devant son petit parc. Habitant de nouveau la bâtisse de vieilles briques grises du pâté de maisons qui lui appartient au cœur du quartier portugais, où il a pour voisin et locataire notre Pag national. Déambulant sur le boulevard, assis dans un coin du «diner» en biais de chez lui, là où il y a tant de photos de lui derrière le comptoir, des témoins juraient l'avoir aperçu. C'était donc vrai. Leonard Cohen était revenu. Redescendu, plutôt. Avec la connotation religieuse d'un dimanche de Pâques dans le mot. Dalai Cohen ressorti de son monastère bouddhique au sommet du mont Baldy, sur les hauteurs de Los Angeles, où il avait préparé cinq ans durant les repas de son maître et mentor Rashi.

Entre ce passage en ville et son départ du centre Zen au printemps 1999, plus de deux années s'étaient écoulées; deux années pendant lesquelles Cohen a tranquillement enregistré un nouvel album dans le petit studio installé dans le garage de sa maison à Los Angeles. Disque achevé, il avait entamé cet été la ronde de lait des entrevues, en commençant par les magazines, le délai de publication des numéros devant coïncider avec la sortie du disque, le 9 octobre. Dès juin, Bernard Leloir de France-Inter a obtenu un exclusif brin de causette. En juillet, Sony Espagne a organisé un bref «meet and greet» (petit bonjour et séance de pose). Ici, Cohen a reçu quelques envoyés de magazines canadiens, dont Mireille Silcott du *Saturday Night* (l'entrevue a paru le 15 septembre dans l'ultime livraison insérée dans le *National Post*). Deuxième round du match médiatique, Cohen devait revenir à Montréal ces jours-ci, histoire de causer aux quotidiens, télé et radios. Seulement voilà, c'était après l'échantillon d'apocalypse du 11 septembre. Et Cohen, depuis, ne répond plus.

VOIR PAGE C 4: COHEN

théâtre
du rideau
vert



SORTIES
côte
cœur

Une
si belle
chose
(Beautiful Thing)

MISE EN SCÈNE
Éric Jean
AVEC
Marc Beaupré
Hugues Fortin
Marie-France Lambert
Frédéric de Grandpré
Isabelle Roy

ASSISTANCE À LA
MISE EN SCÈNE
Manon Bouchard

CONCEPTEURS
Jean Bard
Marie-Pierre Fleury
Étienne Boucher
Martin L'Heureux
Magalie Amyot

DU 2 AU 27
OCTOBRE
2001

de JONATHAN HARVEY
Traduction Maryse Warda



Affichage Astral Media
SPEXEL
PAPERS

Réservations : (514) 844-1793 • www.rideauvert.qc.ca • Abonnements : (514) 845-0267

Culture

MIROIR

SUITE DE LA PAGE C 1

population de six millions de francophones, ne cesse d'étonner les observateurs étrangers. «Le téléroman a incarné les désirs et les fantasmes de toute la société», explique Jean-Pierre Desaulniers au Devoir. Et les auteurs de téléromans ont souvent répondu à une sensibilité sociale avant de répondre à un pur désir personnel d'expression artistique. Les auteurs sont très conscients de l'usage populaire qu'on peut faire du téléroman.

Marquer les étapes

Tout au long de la série, on réalise d'ailleurs que le téléroman a été le miroir fidèle des espoirs et des craintes du Québec et qu'il a souvent accompagné sinon stimulé des changements. Par contre, à certaines périodes, le téléroman a été un peu en retrait des préoccupations de la société. Ce qui en fait un objet d'analyse fort riche.

Dans la série, Jean-Pierre Desaulniers trace souvent des parallèles audacieux entre l'œuvre télévisuelle et l'état de la société. Il établit par exemple un parallèle entre le Scraphin des années 50 et Duplessis, «une sorte de démonstration que le pouvoir et le mal vont ensemble» dit-il. À la fin des années 50, Le Survenant, ce personnage sans pays et sans identité, «montre la possibilité de penser par soi-même, montre un certain chemin de liberté» alors que la Révolution tranquille en est aux balbutiements.

Filles d'Ève propose des images de femmes qui ont une carrière, ce qui a contribué à revaloriser l'autonomie des femmes. Quelle famille prend acte de tous les changements du tournant des années 70 et «Janette Bertrand remplace l'image traditionnelle de la famille/autorité par celle de la famille/affection» ajoute-t-il.

À l'inverse, au début des années 80, le téléroman marque le pas, se réfugie dans le passé avec Le

Temps d'une paix et Entre chien et loup. Puis Lance et compte «brise la tabou de l'argent» et se met au diapason du nouveau Québec économique des gagnants. L'Héritage, pour sa part, «est la pire condamnation de l'autorité du père de l'histoire télévisuelle» de dire Desaulniers, ce qui ouvre la porte aux nouvelles familles des années 90.

Le téléroman permet aussi de marquer des étapes. Ainsi, les personnages de Donald et d'Emilie Bordeleau ont le même âge et vivent à la même époque dans le même milieu social. Mais «34 ans de questionnements les séparent» dit-il. En trente ans de télévision, la femme canadienne-française soumise du début du siècle était devenue une femme déterminée qui voulait vivre ses passions!

On s'est souvent demandé si le téléroman était un genre télévisuel unique au Québec. Car après tout, les sitcoms existent aux États-Unis depuis le début de la télévision et le Brésil a développé des soaps qui, techniquement, ressemblent aux téléromans québécois. «Le téléroman ne surgit pas de nulle part: il prenait d'abord racine dans le radioman et dans le feuilleton», explique Jean-Pierre Desaulniers. La notion de découpage pour marquer le rythme était connue dès le XIX^e siècle avec les feuilletons dans les journaux.

«Mais ce qui le distingue vraiment de la production des autres pays, c'est d'abord le fait que tout le système de référence, la géographie, la langue, sont essentiellement québécois. C'est d'ailleurs pour ça qu'il est si difficile de l'exporter. Il se distingue également parce qu'il s'agit d'une dramaturgie en continuité: les téléromans s'enchaînent, se font suite, se répondent pour tracer un véritable portrait du Québec.»

Œuvres mineures? Les plus grands écrivains du Québec en ont écrit, que ce soit Roger Lemelin, François Loranger, Marcel Dubé, Claude Jasmin hier, Victor-Lévy Beaulieu aujourd'hui, Michel Tremblay demain. Des personnalités qui avaient déjà une carrière riche y ont trouvé leur plus grand public, comme Lise Payette. Des inconnus y sont aussi devenus des poids lourds de la création au Québec, comme Fabienne Larouche ou le couple Anne Boyer/Michel D'Astous.

Et même si l'audience des fictions télévisuelles a tendance à être moins élevée maintenant à cause de la multiplication des chaînes, Jean-Pierre Desaulniers y voit toujours des œuvres qui traduisent l'état de la société. «Deux Frères, dit-il, c'est une œuvre sur les excès de liberté alors que deux enfants laissés à eux-mêmes, les parents étant absents ou débordés, sont à la recherche d'une réconciliation. Le nouveau téléroman Fred-dy reconstitue une famille à la recherche d'une solidarité. Je suis convaincu que cette recherche de solidarité sociale se retrouvera dans plusieurs œuvres futures... surtout depuis le 11 septembre.»

Téléromans PQ, tous les samedis à 20h à Canal D, début ce soir.



ARCHIVES LE DEVOIR

Denise Pelletier et Jean Duceppe dans La Famille Plouffe.

MARGE

L'inconscient pop

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Lors de la conférence de presse de l'événement Espaces Emergents, en cette journée trouble du 11 septembre dernier, une musique sombre, aux lignes vocales oscillantes, parfois dissonantes, envoûtantes, m'est venue à l'oreille. Il n'en fallait pas plus pour nourrir mon enthousiasme; une des pages de la trame sonore de cette conférence de presse m'avait arrêté. Cette musique est celle d'Eden 106, qui joue ce soir et demain à La Caserne dans le cadre d'Espaces Emergents, cette vitrine de quatre jours sur la culture marginale, dans Hochelaga-Maisonneuve.

Eden 106, vous les avez peut-être déjà croisés sous le nom de Quartier des papillons souterrains, lors de l'édition 1998-99 du concours Les Francouvertes. On retrouve d'autres musiques de ce groupe sur les trames sonores des films *Maëlstrom*, de Denis Villeneuve, et *Un crabe dans la tête*, d'André Turpin, qui sortira en novembre dans les salles après avoir fait l'ouverture du FCMM jeudi. Des séquences de *L'Ange de goudron* de Denis Chouinard sont aussi portées par des musiques d'Eden 106.

Le groupe est formé de Guy Pelletier, qui fraie dans le monde de la musique québécoise depuis plus de 20 ans, de la toute jeune Emmanuelle Orange-Parent, «l'âme du groupe» selon Pelletier, qui se charge de la partie vocale, de Jean-Philippe Savard aux percussions et de Benoît Touchette à la contrebasse.

Une musique inclassable

Les spectacles de la fin de semaine, Pelletier, qui on a rencontré dans son studio avec sa compagne vocaliste, les considère comme «le terreau de ce que le groupe fera dans les années à venir». La musique du groupe n'a rien d'immobile. C'est pourquoi, pour l'instant du moins, il refuse de figer un état de la musique sur un quelconque support. À part les bandes que le groupe conserve dans ses coffres, à part les films, la musique d'Eden 106 n'existe qu'à travers les spectacles. Pelletier explique que sa mu-



SOURCE EDEN 106

Trois des membres du quatuor Eden 106: Jean-Philippe Savard, Emmanuelle Orange-Parent et Guy Pelletier.

sique reste résolument pop: c'est la seule «concession» qu'il veut faire. Ses structures sont celles de la chanson. Pourtant, rien n'est tout à fait déjà entendu. Quelquefois, on note des évocations de ce qu'on reconnaît comme des touches arabesques — Pelletier nomme cela de «l'arabe à rabais», précisant que ça peut s'en rapprocher mais que jamais ça ne touche réellement à la chose.

La musique d'Eden 106, dit-il, n'entre pas dans la rubrique «musique actuelle». «En gardant intactes certaines balises, le public non averti va y trouver son compte.» Cette musique est complexe, n'hésitant pas à composer avec des éléments de langage plus ou moins habituels dans la musique populaire, des accents sur lesquels la musique occidentale a pourtant l'habitude de s'appuyer: l'atonalité, la polytonalité, des tempéraments autres que le tempérament égal, la technique, répandue au XVII^e siècle et qui est restée courante, de la *scordatura*, appliquée cette fois aux claviers électroniques — elle consiste à modifier l'accordement des instruments. Tout ceci force les musiciens, comme le public, à s'ajuster constamment. Le groupe dit explorer «l'inconscient de la musique pop».

On puise ici dans plusieurs traditions. A grand renfort de références techno, le quatuor tire à lui les élans de musiques euro-

péennes. «Les commentateurs vont nous dire toutes sortes de choses», explique Pelletier. Il a entendu des gens évoquer les noms de Björk, de Portishead. Pourtant, ce n'est pas ça. Ses références, explique le compositeur, il les tire davantage des arts visuels et de la littérature.

Les textes, la manière de les chanter en allongeant parfois les phrases chantées au-delà des phrases musicales, la musicalité de la langue française elle-même nourrissent le travail d'Eden 106. Deux auteurs, Gilles Hénault (*Le Tableau noir*) et Gilbert Langevin, voient certains de leurs textes mis en musique par le groupe. Pelletier désire mettre à l'avant-plan «la langue française dans tout ce qu'elle a de littéraire. On travaille sur des textes qui ne sont pas toujours faits pour être chantés».

On comprend alors que l'approche narrative, convenue dans la musique pop, ne soit pas le lot de la formation. Les rapports de la musique aux textes sont chamboulés dans ce processus, de même que ceux de la musique aux images, celles qui seront projetées lors des concerts.

EDEN 106

Dans le cadre d'Espaces Emergents, à La Caserne, 4200, rue Ontario Est
Ce soir à 17h30, demain à 21h
Renseignements: ☎ (514) 380-8111

AVEC
Marc Béland
Céline Bonnier
Annie Berthiaume
Louise de Beaumont
Gaétan Nadeau
Line Nault
Guy Trifiro
François Trudel

10 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES!

Hamlet-MACHINE de Heiner Müller
mise en scène de Brigitte Haentjens

ET LES COLLABORATEURS
Angelo Barsetti
Étienne Boucher
Julie Charland
Guillaume Cyr
Anick La Bissonnière
Stéphane Lépine
Robert Normandeau

COMPLET les 17 et 18 octobre

Du 9 au 20 octobre 2001 - 21 h
Union Française - 429, av. Viger Est

billetterie
Articulée
514.844.2172

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

ADMISSION

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

la Reine de beauté de Leenane
de MARTIN MCDONAGH

traduction : FANNY BRITT
mise en scène : MARTIN GAUCHER
assistance : CLAUDINE PARADIS
avec : MICHELINE BERNARD
DENISE GAGNON
STEVE LAPLANTE
et JEAN MAHEUX

Une tragédie implacable... qui fait souvent rire aux éclats... un quatuor d'acteurs parfaits, dirigés de main de maître par Martin Faucher. Marie-Christine Blais, La Presse

Le texte est très solide... la mise en scène est parfaite... les comédiens sont exceptionnels... J'ai passé une soirée extraordinaire.
Nicole Lerche, Aux arts, etc./SRC

Une des grandes réussites de ce début de saison.
Pierre Thibault, ICI

C'est humain, c'est réaliste, c'est déchirant, mais en même temps, ça ravit de par sa grandeur. Quel grand moment de théâtre!
Sophie Pouliot, En scène/ICI

Grâce à La Licorne, on découvre enfin cette pièce très forte qui tient tout à la fois de la tragédie réaliste et de la comédie horrifique.
Marie Labrecque, Voir

concepteurs : DAVID GAUCHER MARC SENÉCAL ANDRÉ RIOUX
JEAN-FRANÇOIS PEDNÓ PATRICIA RUEL JACQUES-LEE PELLETIER

LES ARTS du Maurier LE DEVOIR

18 SEPT. AU 27 OCT.

LA LICORNE
4559, PAPINEAU, MTL
(514) 523-2246

USINE C présente

À NE PAS MANQUER 9 SOIRS SEULEMENT

Jimmy, créature de rêve de Marie Brassard

Une création de Marie Brassard en coproduction avec le Festival de théâtre des Amériques

«Ce premier enfantement solo [...] une œuvre envoûtante, aérienne, sensible et drôle.»
Eve Dumas, La Presse

«Au théâtre, les miracles se produisent parfois loin des grands plateaux...
Il en est ainsi de Jimmy, créature de rêve.»
Hervé Guay, Le Devoir

10 au 20 octobre
Usine C 521-4493 Admission 790-1245

Source: L'Express

Le Théâtre des Fonds de Tiroirs présente

Le Cid maghané
de Réjean Ducharme

avec Fabien Cloutier, Ludger Côté, Éva Daigle, Marie-France Desrosiers, Marie-Christine Lavallée, Christian Michaud et Tova Roy

mise en scène de Frédéric Dubois

du 4 au 20 octobre

Salle Fred-Barry
4353, Ste-Catherine Est
Billetterie 514 253-8974

SALLE FRED-BARRY

COMITÉ DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC

ADMISSION

Culture

THÉÂTRE

André Brassard sur Elle

Un texte «inachevé» et pratiquement inconnu de Jean Genet prend l'affiche du Théâtre Prospéro dès le 9 octobre

Il arrive de Québec où il a monté *La Double Inconstance* de Marivaux au Trident. En fin de saison, il créera *L'État des lieux*, le tout nouveau texte de Michel Tremblay, dans le cadre des célébrations du cinquantième du TNM. Et, de son propre aveu, il a encore plein de «choses étranges et bizarres» en réserve à proposer aux directeurs de théâtre. Attention: André Brassard is alive and (almost) well...

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Émouvant de rencontrer quelqu'un qu'on a presque vu débiter dans le métier il y a longtemps puis qu'on a perdu de vue. Encore plus émouvant quand il s'agit d'un metteur en scène qui n'a jamais eu le triomphe ordinaire et qui a accumulé les succès fracassants en prenant plaisir à faire s'écrouler des pans de murs entiers de certitudes. Un personnage-jalon de l'histoire du théâtre au Québec, un presque monument qu'on ne peut pas brusquer, comme ça, a été frappé de plein fouet par un accident cérébro-vasculaire dévastateur il y a un peu moins de deux ans. Bref, j'ai rencontré André Brassard 25 ans plus tard — à quelques poussières près — au moment où il met la dernière main à *Elle*, un texte pratiquement inconnu de Jean Genet qui prend l'affiche du Théâtre Prospéro. Bon! Respirons par le nez. Brassard. Un quart de siècle qu'on ne s'était vus...

Images

Un Brassard assagi par la force des choses; «*Pas le choix*», dit-il bourru, un soupçon d'auto-ironie au coin des yeux. Gueulard: «*Moi les consensus puis l'opinion déguisée en idée, je trouve que c'est un comportement enfantin. J'aime, j'aime pas: quand est-ce qu'on va en sortir? Le monde ne prend même plus le temps de penser!*» Un Brassard physiquement diminué, évidemment. Qui le sait. Et qui ne le prend pas: «*J'en ai assez d'être tout croche. Je suis en tabarnac*». Mais le même Brassard qui rage toujours autant devant l'injustice, les préjugés, le racisme, les apparences, les idées toutes faites et la bêtise. Qui a encore plus besoin de crier, peut-être, de choquer, de défoncer les murs qui n'en finissent plus de se relever, éternel ticul révolté. Même prisonnier malgré lui d'une enveloppe qui ne le suit plus que péniblement...

Brassard qui raconte qu'il a replongé dans Genet au milieu de la tourmente. Genet complice. Genet allié. Un Brassard qui ne peut, qui ne sait qu'être Brassard. Qui a toujours trouvé dans les textes de Genet — il a monté tout son théâtre à la seule exception de *Haute surveillance* — des clés pour comprendre le monde. Et



«Pour moi, dit André Brassard, il n'y a toujours pas de meilleure place au monde qu'une salle de répétition avec des acteurs.»

qui parle lentement d'urgence...

«C'est un texte prémonitoire qui prend encore plus de sens aujourd'hui parce qu'il vient dénoncer l'importance de l'image: grandeurs et misères de l'image. Genet nous a laissé là une sorte de déclaration de dégoût par rapport à l'image.» Il faut entendre ici le mot «image» dans le sens de rôle, de personnage, d'image projetée. «Nous jouons tous, nous portons tous une série de portraits de nous-mêmes, reprend Brassard. C'est plus facile pour dealer avec les autres et avec les surprises que la vie nous apporte. Dans la pièce, le personnage [qui est quand même le papet], a travaillé toute sa vie à se construire une image. Et il découvre que cette image l'empêche de vivre, qu'il est défini, limité par l'image qu'il projette et que ça ne l'intéresse plus. Alors, il arrête tout. Et ça se met à aller très mal.»

Histoire d'amour

Jean Genet vient de terminer *Les Paravents* quand il se met à écrire *Elle*. Mais il abandonne ce texte pour se lancer dans l'écriture des *Nègres*: il n'y retouchera plus jamais. C'est l'éditeur de L'Arbalète, la petite maison qui publia ses premiers textes, qui l'a ressorti des cartons pour l'éditer à petit tirage en 1989. On l'a monté une fois, quelques années plus tard, en Italie, avec Maria Casarès. C'est tout.

Brassard y travaille depuis juin dernier avec les comédiens du Théâtre de l'Utopie en prévision du spectacle qu'il vient de monter au Trident. La forme de sa mise en scène est trouvée; il en est à l'étape finale du polissage. «C'est un texte qu'on considère habituellement «inachevé», explique-t-il, par-

ce qu'il y manque le deuxième de huit «sanglots»; l'affaire d'une ou deux pages, pas plus. Sauf que je pense, moi, qu'il ne manque rien au texte de Genet. Et que la substance du deuxième sanglot est là, dans les dialogues. Je pensais avoir encore une semaine pour décider s'il fallait l'avouer aux spectateurs d'une façon ou d'une autre ou si on le fait comme ça, sans rien dire. Mais maintenant que je me suis ouvert la trappe...

Brassard qui a d'ailleurs l'intention de continuer à se l'ouvrir, la trappe: «*Je n'ai pas fini. J'ai encore plein de choses à faire. Pour moi, il n'y a toujours pas de meilleure place au monde qu'une salle de répétition avec des acteurs.*» Qui se voit encore et toujours comme un globe-trotter, un explorateur des pays du théâtre où chaque pièce prend la dimension d'un voyage dans un monde différent: «*Je ne me tanne pas. Je n'ai jamais trouvé ça plate. Peut-être, au fond, le théâtre est-il le seul amour de ma vie.*»

Brassard est pourtant forcé de faire le décompte de ses énergies, lui qui n'a jamais été un être de mesure. Qui n'est pas patient: «*C'est pour ça que je ne peux pas me décider à écrire même si ça me tente.*» Et qui, crûment, souligne de lui-même ne pas avoir de pensée suicidaire malgré le carcan qui semble vouloir désormais l'emprisonner: «*Non. Je veux continuer à me détruire le plus longtemps possible...*», précise-t-il en tirant sur son petit cigare en plissant les lèvres. Très André Brassard. Comme s'il vous conviait ironiquement à 75 minutes décapantes d'un vieux Jean Genet tout neuf. À venir voir ce qu'il est capable de faire. Encore...

Derniers enfants de plume

L'Opsis clôt son cycle Tchekhov avec deux «folies»

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Luce Pelletier mange du théâtre russe depuis trois ans. Mais c'est presque terminé puisque le Théâtre de l'Opsis met fin à son cycle Tchekhov avec un programme double. Luce Pelletier (visage énergique, carrure à la fois frêle et dense, une danseuse presque), c'est elle qui avait mis en scène ce brillant *Homme en lambeaux* d'Ougarov qui a fait courir toute la ville au Monument-National il y a déjà deux ans. Et voilà qu'elle monte *La Poste populaire russe* d'Oleg Bogae, le dernier enfant de plume de Tchekhov, que l'on pourra voir à l'Espace Go à compter du 9 octobre. Pourquoi cet engouement pour le théâtre russe?

«Par la force des choses, répond-elle, notre cycle Tchekhov nous amenant surtout à jouer des jeunes dramaturges russes influencés d'une façon ou d'une autre par lui. Mais il y a plus. Les Russes ont une façon tellement viscérale d'aborder le théâtre. Ils décrochent littéralement du réel, ils semblent inspirés par une sorte de folie...»

Ici, le lien avec l'univers de Tchekhov s'établit à travers le personnage d'Ivan Sidorovitch Joukov joué par Jacques Godin. Dans une de ses nouvelles, le dramaturge raconte l'histoire d'un petit garçon qui écrit à son grand-père pour dénoncer les traitements humiliants que lui font subir les propriétaires terriens qui l'exploitent sans se gêner. Tous les enfants russes connaissent cette histoire puisqu'ils ont appris à lire avec elle à l'école. Ici, Bogae imagine ce petit garçon plus tard, aujourd'hui. Il a 75 ans. Il a traversé le socialisme. Il vit seul, sa femme est morte. Il n'a plus rien, mais comme elle travaillait à la poste, il lui reste du papier et des crayons. Et il écrit des lettres, toujours.

Folies

«Avant d'être une pièce russe, c'est d'abord une pièce sur la solitude, explique Luce Pelletier, la solitude des gens âgés est une réalité universelle. Mais le personnage joué par Jacques Godin est fascinant, passant en douceur du réalisme cru à l'absurde et au grotesque le plus total. Même s'il écrit à la reine d'Angleterre et à Lénine, Joukov n'est pas fou pour autant. Au contraire: l'écriture est pour lui une sorte de bouée de sauvetage, de moyen de s'en sortir. Et dans la mise en scène, j'ai tenté de faire en sorte que l'on se laisse prendre, tout doucement, sans que l'on se rende compte au départ, par la complexité de l'univers mis en place.»

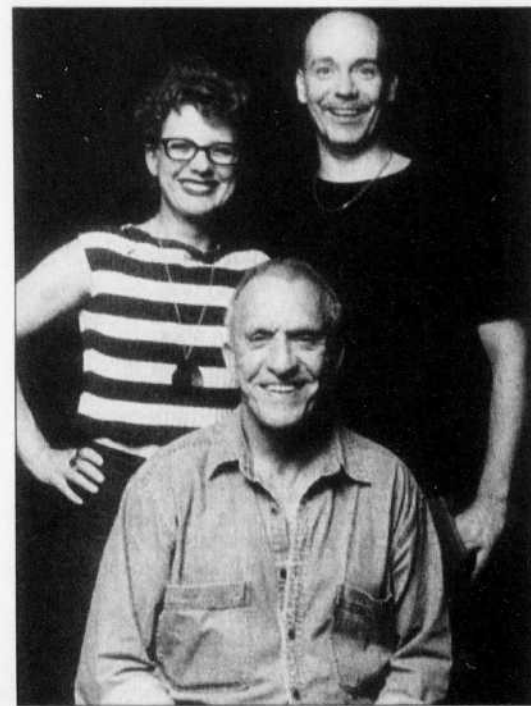
C'est aussi l'immense cul de sac du socialisme qui fait surface à travers ces morceaux de vie prenant forme avec chaque lettre. Le vide de l'existence de cette génération sacrifiée dont toutes les valeurs sont réduites à néant est au cœur de la moindre réplique, Joukov écrivant, bien sûr, autant les lettres que leurs réponses.

Quant à la deuxième partie du programme, (*Oncle Vania*, cette complication d'Howard Barker mise en scène par Serge Denoncourt et présentée à

la suite de *La Poste populaire russe*, Luce Pelletier la décrit comme une sorte de grand jeu, de «folie». «*Jusqu'ou peut-on aller au théâtre? Barker propose une sorte de mutinerie des personnages de L'Oncle Vania et nous avons abordé ce spectacle comme une expérience, en ouvrant toutes les portes, sans trop savoir ou cela allait nous mener. Très franchement, je ne peux pas encore répondre à la question...*» Il n'y a pas vraiment de lien entre les deux spectacles, précisera encore le metteur en scène, sinon qu'ils illustrent bien les deux mandats que s'est donnés l'Opsis en tant que compagnie de théâtre expérimental.

Et après? L'Opsis conservera-t-il la formule du «cycle»? Et avec qui? «Après c'est la surprise, répond Luce Pelletier, espère presque. Nous allons poursuivre, oui, l'exploration d'un dramaturge classique et de ses enfants de plume. Le cycle, c'est notre terrain de jeu préféré, comme si, en embarquant dans un cycle de trois ans, nous nous donnions du temps à défaut des moyens que nous n'avons pas. Le cycle Tchekhov a été très généreux pour tous les membres de la compagnie, mais il est temps de passer à autre chose. Je peux vous dire que ce ne sera pas un auteur russe... mais c'est tout.»

Notons en terminant que *La Poste populaire russe* voyageera un peu partout au Québec sur le circuit de Réseau Scène après les trois semaines de représentation à l'Espace Go. Surveillez votre courrier...



Maxime Côté
Anne Caron, Stéphane Jacques et Jacques Godin dans *La Poste populaire russe* d'Oleg Bogae.

DU 28 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE

«UNE PUISSANTE RELECTURE D'UN GRAND TRÉMAIY... UNE VERSION PÉNÉTRANTE ET ORIGINAL SOUS TOUTS LES ASPECTS DU LANGAGE SCÉNIQUE.»
Lise Castonguay

«C'EST UN GRAND CRU, C'EST LE TRAVAIL LE PLUS ACHÈVÉ DE GILL CHAMPAGNE.»
Anne Vallée, CBV

«UN TRÉMAIY MONTE AVEC UN SENS INOUI DE L'IMAGE.»
David Gauthier, Le Devoir

À TOI, POUR TOUJOURS, TA MARIE-LOU DE MICHEL TREMBLAY

Mise en scène: **GILL CHAMPAGNE**

Avec: **JEAN-JACQUI BOUTET**
LISE CASTONGUAY
JASMINE DUBÉ
LINDA LAPLANTE

Concepteurs: Hélène Rheault, Jean Hazel, Catherine Higgins, Eric Champoux, Marc Vallée

Une production du Théâtre du Trident

Jeu de mardi et vendredi, 20 h - samedi, 16 h
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

BILLETTERIE: (514) 253-8974
ADMISSION: (514) 790-1245
1 800 361-4595 admission.com

DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est
Papineau ou Viau, autobus 34 et 35, Pie IX, autobus 139

EN QUELQUES PERSONNAGES

UN D'AUTEUR

DE LUIGI PIRANDELLO

DU 8 OCTOBRE AU 17 NOVEMBRE 2001
TRADUCTION MARCO MICONE ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE WAJDI MOUAWAD

DISTRIBUTION MARIE-JOSÉE BASTIEN, PETER BATAKJIEV, ÉRIC BERNIER, MARIE-JOSÉE GAUTHIER, ROBERT LALONDE, CLAUDE LEMIEUX, HELENE LOISELLE, IGOR DVADIS, CHRISTIANE PASQUIER, MARC-ANDRÉ PICHÉ, MICHELLE ROSSIGNOL ET SACHA SAMAR

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET À LA RÉGIE: ALAN ROY, DÉCOR: CHRISTOPHE EL ASSAD, COSTUMES ET ACCESSOIRES: ISABELLE LAVIGNE, ÉCLAIRAGES: ÉRIC CHAMPOUX, COMPOSITEUR: ADRIEN PÉLÉRIE ET BÉRE ALAN ROY, MONTAGE SONORE: JEAN DÉRYNE, MAQUILLAGES ET COIFFURES: ANGELO BARRETTI

Réervations 845.7277

OPSIS

Culture

DISQUES

Influences

« psychopseumatiques »



Cohen
SUIVE DE LA PAGE C1

Tournée promo annulée. Le relationniste de Sony jure ne plus pouvoir le joindre à Los Angeles. Remonté chez Rashi, le moine atterré? Réfugié en Grèce, dans sa maison à Hydra? Levitant le pire au Tibet? Le site Internet officiel du nouvel album (www.10newsongs.com) promet que Leonard Cohen répondra à cinquante des centaines de questions soumises par les fans. Mais quand?

Dix nouvelles chansons

Pour l'heure, nous voilà gros Jean comme devant. Le disque en main et pas de Cohen dans le blanc des yeux. Heureusement que le disque était prêt avant le 11, se dit-on. On a ça. L'essentiel, après tout. La suite inespérée de l'œuvre. *Ten New Songs*, comme dit sans fard le titre. Dix nouvelles chansons au cœur desquelles se lover. Dix fois l'occasion de réentendre cette voix aussi pénétrante à 66 ans qu'au premier jour (il vient de célébrer son 67^e anniversaire), ce fameux timbre de confident sur l'oreiller. Dix textes. Dix textes écrits avant le 11 septembre et que l'on découvre après, avec les yeux écarquillés. Par exemple ce quatrième couplet de la première chanson, *In My Secret Life*, forcément tenté: «*Looked through the paper / Makes you want to cry / Nobody cares if the people / Live or die / And the dealer wants you thinking / That it's either black or white.*» On entend ça de la même façon qu'on réentend *The Future*, chanson-titre de l'album précédent, paru en 1992: «*I've seen the future, brother / It is murder.*» Pas besoin de Nostradamus. Cohen voit l'avenir dans le présent.

L'avenir? On aimerait bien que l'avenir ressemble à cet album. «*It y a une sorte de sentiment de paix dans tout le disque, la résolution, la réconciliation.*», confiait-il à Bernard Leloir. *Ten New Songs*, l'album zen de Cohen? Ce serait trop simple. «*Thank G-d it's not that simple / In my secret life.*», nuance l'intéressé. De fait, c'est plutôt l'album du lâcher-prise. Cohen y est presque relégué au rôle de choriste: c'est Sharon Robinson qui a tout fait. Les musiques, la réalisation, les chœurs, toute l'instrumentation (à partir de synthés et de programmations, ce qui confère à l'album une facture sonore plutôt artificielle, voire *cheapo*). C'est elle dont le visage côtoie celui de Cohen au recto du livret, elle dont la voix colle à celle de Cohen tout au long du disque. Sharon Robinson? Les cohenophiles la connaissent surtout pour la musique d'*Everybody Knows*, en 1988. Cette fois-ci, Cohen s'en est carrément remis à elle. Et à Leanne Ungar, responsable de la prise de son et du mixage. «*En fait, j'ai un rôle très minuscule.*», admet volontiers celui qu'on appelait Jikan au monastère. Jikan: le silencieux.

Le lâcher-prise s'étend au propos. «*I tried to love you my way / But I couldn't make it hold / So I closed the Book of longing / And I do what I am told.*» Après avoir combattu une vie durant sa nature d'angoissé chronique, cherchant auprès des femmes ou des drogues en tous genres un peu de réconfort, Cohen a vu l'angoisse «*se dissoudre*» (dit-il dans *Saturday Night*) après quelques milliers d'heures de méditation et de servitude auprès de Rashi. Il a aussi constaté qu'il n'était pas fait pour la vie spirituelle. D'où le retour à ce qu'il décrivait à Lenoir comme son «*travail ordinaire*» d'écrivain et de chanteur. «*Pour la première fois de ma vie, je ne suis pas déprimé.*», avouait-il deux mois plus tard à Mireille Silcott. «*Une my life in Babylon.*», chante-t-il dans *The River's Dark*, comme s'il assumait enfin sa place dans le monde.

Et maintenant? Dans l'entrevue réalisée au début de l'été par le journaliste Thomas Erber pour le numéro d'octobre du *Magazine de l'Optimisme* (que l'on peut lire sur le site de l'album), le Cohen le plus calme et rasséréiné qui soit semble résigné à ne jamais comprendre la société moderne. «*Tout est si complexe. L'équilibre des choses semble si précaire. On a toujours l'impression d'avoir un début de chaos qui arrive, et puis [...] on finit par se demander [...] si cela n'a pas toujours été le moteur de la civilisation.*» Dans les entrevues, Cohen parlait aussi d'avenir, d'une possible tournée de spectacles en 2002, de tous ces poèmes et courtes proses couchés entre les repas au mont Baldy, de quoi publier au moins un recueil: le tré restait à faire. Et maintenant? Va savoir. Peut-être Jikan, au moment où vous lisez ces lignes, est-il en train d'écrire un autre livre et dix chansons de plus, avant le souper. Ou alors il médite. A cause de l'angoisse revenue.

«*May everyone live,
And may everyone die.
Hello my love,
And my love, Goodbye.*»
(*Here It Is*)

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

Sur *Pennyroyal Tea*, l'implosif Kurt Cobain avoue son statut de royauté anémique à la mauvaise posture, disposé à la distillation de toute vie en lui avant de réclamer l'après-monde de Leonard Cohen dans l'espoir de soupiner éternellement. Un autre chantre désenchanté — et pas le moindre — révélait en deux courtes strophes l'imbibition de son esprit par l'œuvre du pessimiste lucide qu'est Leonard Cohen.

Un autre parmi des dizaines, voire des centaines. À ce jour, 680 artistes de toutes les nationalités — Iraniens, Français, Américains et autre Polonais — ont repris à leur compte les *Suzanne*, *Avalanche*, *Famous Blue Raincoat*. Le Commandant Cohen a pris le contrôle absolu de la conscience d'un certain genre humain. Celui qui, dans un empire occidental sur le déclin, se tord d'angoisse à la recherche du moi universel. Celui qui n'a jamais abandonné la quête spirituelle inhérente au bipède tout en sachant que Dieu est bien... mort. Une fois l'Affaire mise à nu, dépolluée de ses artifices sacramentaux, est-il encore possible de poursuivre une longue et pénible odyssée spirituelle parallèle et complémentaire à la quête de sexe? Hum?

L'œuvre de Cohen transpire le sexe et suite le divin. Pas surprenant que quatre générations d'artistes de toutes les confessions s'alignent sur lui. Sexe, drogue (puisque la religion est un opium), rock'n'roll. Ça vous dit quelque chose?

Un prédicateur

Plusieurs (voir le texte de David Cantin, ci-contre) ont touché au répertoire de Cohen à un moment ou l'autre de leurs carrières respectives. Des gens qui, s'ils étaient réunis autour d'une même table, ne se trouveraient probablement rien en commun. Rien, sinon une cicatrice palpable, réminiscence de blessures infligées par l'amour en excès, la croyance en déficit.

Le Commandant Cohen a pris le contrôle absolu de la conscience d'un certain genre humain qui, dans un empire occidental sur le déclin, se tord d'angoisse à la recherche du moi universel

Leonard Cohen traite de l'amour et de la foi, l'un et l'autre exigeant une dévotion que l'humanité est incapable de soutenir. Il nous confie à travers son œuvre qu'il n'y a pas de cure pour l'amour, bien que l'amour soit le seul moteur de la survie. Une dualité à laquelle tous les fabricants de rimes sont rompus.

Mais Cohen a surpassé ses semblables en transcendant le chaos intérieur si nourrisseur (et réducteur) de l'inspiration. Il a prédit que la déroute secrète se rependrait comme une tache de vomit sur la civilisation avec des mots si violents de justesse qu'ils nous entraînent jusqu'aux abords du gouffre sans fond qu'est l'humanité.

Pour comprendre l'influence durable et eclectique de Cohen, il faut accepter l'idée que l'homme décrit par le poète Beat Allen Ginsberg comme un «*bouddhiste-yankeo-canadien chevronné*» est également un prédicateur. Un *preacher* débarrassé de ses illusions et bien campé à la croisée du christianisme, du judaïsme et du paganisme. Les textes de Cohen s'apparentent au psame: c'est un hymne, une supplication, une lamentation. C'est par la charge lyrique de ses mots, dans un univers peuplé de petits rares et plus durables incarnations de la lignée des folk songwriters formés dans le moule sans contours de la *Beat generation*.

Armés d'une guitare et d'une maîtrise du jeu supérieure à la sienne, des légions de dévots se sont attachés aux mêmes thèmes que lui. Bien peu ont trouvé l'illumination par la grâce des mots, hormis quelques Bob Dylan, Ray Davies, Kurt Cobain. Leonard Cohen n'a rien du virtuose, c'est un homme nu qui se présente sur scène avec comme seuls cadeaux une voix d'or, une voix spectrale telle un monastère en ruines, et une plume trempée dans la myrrhe, odoriférante et séductrice. C'est l'une des rares et plus durables incarnations de la lignée des folk songwriters formés dans le moule sans contours de la *Beat generation*.

La choriste des premières heures, Jennifer Warnes, a décrit les ballades de Leonard Cohen comme étant «*l'endroit où Dieu, littérature et sexe se rencontrent.*» Voix ravagée, plume visionnaire, Cohen contemple l'individualité au bord de l'abîme tel un surhomme qui voudrait croire à la pureté du monde, mais qui ne se laissera jamais bercer d'illusions. Quel artiste ne l'envisage pas? Leonard Cohen occupe seul le champ de l'anti-rock'n'roll. Il se place en rupture non pas avec l'ordre, mais avec le désordre établi.



PHOTO: LASZLO

*Don't really have the courage
To stand where I must stand.
Don't really have the temperament
To lend a helping hand.
Don't really know who sent me
To raise my voice and say:
May the lights in The Land of Plenty
Shine on the truth some day.
I don't know why I come here,
Knowing as I do,
What you really think of me,
What I really think of you.
(extrait de The Land of Plenty)*

Les «enfants» de Cohen

Depuis longtemps déjà, les chansons de Leonard Cohen sont «revisitées» par des fans souvent célèbres

DAVID CANTIN

De Pauline Julien à Kevin Parent, de Johnny Cash à Thalia Zedek, ils sont plusieurs à avoir repris les chansons intemporelles de Leonard Cohen. On pourrait même dire que c'est un peu grâce à ces nombreux interprètes que l'œuvre de l'auteur de *Suzanne* demeure toujours aussi appréciée d'une génération à l'autre. Une liste exhaustive serait beaucoup trop longue à reproduire, mais d'importants jalons traversent cette discographie fort intéressante où la rareté côtoie le succès. Retour en arrière au moment où Cohen lui-même refait surface après de trop longues années d'absence.

En 1986, une ancienne choriste de Cohen, du nom de Jennifer Warnes, allait reprendre à sa façon le folk sombre et dépollu du maître. Les arrangements de l'époque témoignaient d'un désir nouveau de faire connaître ces grandes

chansons au monde entier. Son titre: *Famous Blue Raincoat*. Beaucoup moins audacieux, des pièces comme *First We Take Manhattan* ou *Ain't No Care For Love* seraient alors une tout autre dimension. L'accueil fut inespéré, comme en témoignent les 800 000 exemplaires vendus à travers le monde. La voix délicate de Warnes allait permettre aux textes subtils de Cohen de rejoindre le grand public. Cohen venait de renaitre sous les traits d'une femme des plus sensibles. Les fans de la première heure parlent encore d'hérésie.

En 1991, ce sera au tour de Christian Fevret, alors éditeur des *Inrocks*, de présenter Cohen aux plus jeunes. *Im Your Fan* prêche une intégrité sans bornes. Cet album-hommage rassemble des artistes aussi différents que John Cale, Geoffrey Oryema et les Pixies. On fait appel aux admirateurs les plus talentueux du début de la décennie. Nick Cave, le fils spirituel de Cohen, reprend la saisissante *Tower Of Song*. Un Murat encore peu connu traduit *Avalanche* en français alors que R.E.M. s'approprie *First We Take Manhattan*. L'album deviendra une référence et un nouveau tremplin.

Quatre ans plus tard, c'est au tour de vedettes internationales tels Elton John et Don Henley de reprendre le concept de l'album-hommage. Bien que Cohen approuve le choix de ces interprètes, *Tower Of Song* est loin d'être à la hauteur d'*Im Your Fan*. Entre les mains d'Aaron Neville, *Ain't No Care For Love* devient une ballade country. Peter Gabriel n'impressionne pas non plus avec sa version de *Suzanne*. Sting, accompagné des Chieftains, reprend *Sisters Of Mercy* comme une complainte traditionnelle irlandaise. Il n'y a peut-être que Bono qui s'en tire honorablement avec une mystérieuse interprétation d'*Hallelujah*. Dans l'ensemble, on aurait sans doute pu faire mieux. Sinon, il faut chercher avec soin la perle rare. On pense aux versions de la très discrète Stina Nordenstam sur son album de reprises intitulé *People Are Strange* ou encore au défunt Jeff Buckley qui fit sienne *Hallelujah* sur *Grace*.

De Richard et Marie-Claire Séguin au jeune prodige montréalais Rufus Wainwright, Leonard Cohen sera toujours une source d'inspiration profonde.

*On trouvera une source inépuisable de renseignements sur Cohen à l'adresse www.leonardcohenfiles.com

Cohen lu par Michel Garneau

Au lendemain de la sortie de *Ten New Songs*, le mercredi 10 octobre, à 20h, le public de Québec pourra entendre la poésie de Cohen, lu par Michel Garneau, dans le cadre de la série Contexte à la Bibliothèque Gabrielle-Roy.

DAVID CANTIN

Michel Garneau présentera ainsi son spectacle Cohen dans plusieurs maisons de la culture à travers le Québec, dont le 17 octobre sur le Plateau Mont-Royal. Cette lecture en musique s'inspire, évidemment, de la nouvelle traduction des poèmes de Cohen que proposait Garneau, l'an dernier à l'Hexagone, sous le titre *Étrange musique étrangère*. Un versant encore trop peu connu du mythique chanteur.

Est-ce qu'il existe pour vous une différence entre l'œuvre poétique de Cohen et ses chansons?

Michel Garneau: «Bien sûr, la densité n'est pas la même. Il existe une régularité qu'on retrouve dans le texte de chansons, que le poème ne conserve pas nécessairement. En un sens, avec l'aide des musiques,

il semble beaucoup plus facile d'aborder Cohen à travers ses disques. Même si plusieurs personnes connaissent très peu ses recueils de poésie, ses chansons traversent les époques et touchent un public assez vaste. Dans un contexte lié à la chanson, on peut dire que des pièces comme *Suzanne* ou *Dance Me Till The End Of Love* contiennent beaucoup d'éléments poétiques. Toutefois, lorsqu'on prend le temps de lire un recueil de poèmes de Cohen, on s'aperçoit qu'on a affaire à quelque chose de plus complexe au niveau formel. Tout cela reste très paradoxal pour moi. Je souhaitais, évidemment, que les personnes qui apprécient les chansons tentent, un jour, de découvrir l'ensemble de son œuvre poétique.»

Comment est venue l'idée de cette lecture respectueuse autour de votre traduction de *Stranger Music*?

«C'est ma sœur qui m'a proposé de faire une tournée, en quelque sorte, des maisons de la culture au Québec afin de poursuivre l'expérience de la traduction. Dès le départ, j'ai senti une grande complicité avec le guitariste Bob Cohen qui m'accompagne, et qui m'a proposé de travailler les musiques des chansons, mais en choisissant un certain nombre de poèmes. La tâche n'a pas été facile. J'ai finalement eu recours aux textes qui me semblaient les plus faciles à dire en public. J'utilise, par exemple, le poème *How To Speak Poetry* pour introduire les gens dans cet univers très particulier. Il y a donc des poèmes sur la musique et entre les musiques. Une manière de penser le spectacle, en fonction de petites choses en rapport à un ensemble cohérent. Je cherche, avant tout, à rendre une unité dans la sensibilité, des liens métaphoriques. Il faut offrir des repères dans l'œuvre de Leonard Cohen, sans nécessairement retourner aux plus connus.»

ÉTRANGE MUSIQUE ÉTRANGÈRE

Leonard Cohen
Traduction de Michel Garneau
Éditions de l'Hexagone,
collection «Poésie»
Montréal, 2000, 300 pages

Sommet de la culture de Montréal
10 OCTOBRE 2001
LA CULTURE AU SOMMET

PARTICIPEZ À CE FORUM D'ACTION
INSCRIVEZ-VOUS DÈS MAINTENANT!

Information et inscription: 514-707-0021
www.crdim.org/culturemontreal

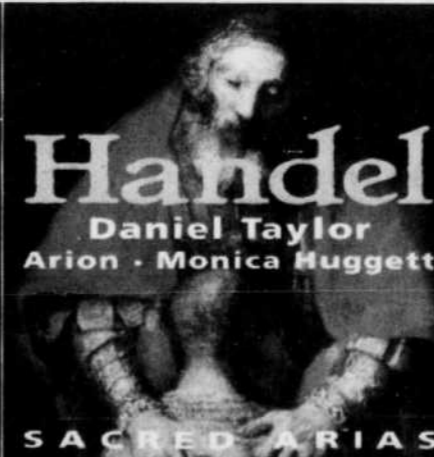
La culture, c'est l'affaire de tous!

À l'aube de la création de la nouvelle ville, le Sommet de la culture mobilise les forces pour inscrire la culture dans l'acte de naissance du nouveau Montréal.

Un événement de rassemblement ouvert à toute personne intéressée à promouvoir la culture comme élément essentiel du développement de Montréal.

Le Sommet de la culture de Montréal est une initiative de Culture Montréal, réalisée avec la collaboration du Conseil régional de développement de l'Île de Montréal (CRDIM).

ATMA Classique



Daniel Taylor • Arion

Handel
SACRED ARIAS

www.atmaclassique.com

Culture

CINÉMA

Comédie sans gras

LA LOI DU COCHON

Réalisation: Érik Canuel. Scénario: Joanne Arseneau. Avec Isabel Richer, Sylvain Marcel, Catherine Trudeau, Jean-Nicolas Verreault, Stéphane Demers, Marie Brassard. Image: Jérôme Sabourin.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Certains thrillers-comédies sans prétention ont du moins quelques cartes originales dans leur jeu. Après tout, le public est là pour rigoler. Le cinéaste n'a pas à faire dans la dentelle mais peut servir, mine de rien, plusieurs niveaux de sens.

Même si certains personnages sont dessinés à gros traits, *La Loi du cochon* d'Érik Canuel a le mérite d'entremêler toutes sortes de thématiques qui n'ont aucun rapport entre elles et d'étonner par les étincelles que ces chocs d'univers provoquent. La scénariste est Joanne Arseneau, à qui on devait déjà notamment les répliques et l'univers complexe de *Dernier Souffle* de Richard Ciupka. On reconnaît ici son style non linéaire (insusité dans la comédie québécoise).

Pas évident de mêler dans la marmite d'un film l'élevage porcin, la culture du pot dans un champs de maïs, le jeu compulsif, la situation des mères porteuses et des familles adoptives, la criminalité brutale. Le film de Canuel parvient à réconcilier tout ça, ce qui n'est pas sans mérite. De plus, la caméra bouge et multiplie les angles, à défaut de réinventer la roue.

On peut trouver le duo de bandits caricaturaux au possible. Sur-tout Chose, incarné par Jean-Nicolas Verreault, prisonnier de son air bovin d'une scène à l'autre. Le film, bien rythmé, demeure un thriller-comédie mais émerge de sa case en abordant des enjeux sociaux qui transcendent le genre.

La Loi du cochon met en scène une jeune femme (Isabel Richer), prise à la gorge financièrement après avoir hypothéqué la ferme familiale au jeu et qui tente un



Une scène du film *La Loi du cochon*, d'Érik Canuel.

coup d'argent désespéré en revenant dans les plants de marijuana que deux grosses brutes font pousser dans ses champs de maïs.

Faisant pendant au personnage lucide et désespéré d'Isabel Richer, Catherine Trudeau incarne la sœur de l'héroïne, un être rêveur et idéaliste qui joue les mères porteuses pour un petit couple. Ce solide duo d'actrices forme un intéressant contraste, Richer, en être traqué qui engendre les catastrophes, et Trudeau (qu'on avait remarquée dans *L'Ange de goudron*), en tête heureuse candide et pleine de fraîcheur.

Le meilleur du film est certainement ce petit couple de banlieue qui attend le poupon, incarné par Stéphane Demers et Marie Brassard. Ces personnages complètement déconnectés du réel, sinistres et durecœurs, sont d'une rare drôlerie. Marie Brassard, en particulier, campe une ahurissante

petite madame contrôlée par son mari, pitoyable d'aliénation. Quand l'univers du couple vient

s'entrechoquer à celui des truands et des sœurs qui paniquent dans la maison de ferme, l'action décolle vraiment. La dernière partie apparaît plus intéressante que le début parce qu'elle repose sur des ressorts psychologiques multiples. On ne parle pas de grand film, entendons-nous, et l'univers des méchants, déjà vu, ici brosse à gros traits, ne confère pas son originalité à *La Loi du cochon*. Celle-ci repose surtout sur quelques bons portraits à travers un scénario multiforme et de nombreuses idées nouvelles

L'originalité du film repose surtout sur quelques bons portraits à travers un scénario multiforme et de nombreuses idées nouvelles

ristiques, cette fois nourrie à plusieurs sources.

Les 30 ans du FCMM

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Cela fait 30 ans que le FCMM roule dans le paysage de Montréal. Trente années à se vouloir le plus jeune, le plus fou, le plus branché. Du moins, c'est ce que Claude Chamberlan, au poste depuis ses débuts, assure d'un cru à l'autre. Encore qu'il soit difficile de suivre son rendez-vous à la trace. Son nom change tout le temps. Aujourd'hui affublé de l'interminable titre Festival international de nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal, il pourrait dès l'an prochain revenir à la formule plus mesurée de Festival de nouveau cinéma. Chamberlan le souhaite, et on le souhaite avec lui.

En tous cas, ça roule pour lui. Non seulement, le Festival prend ses aises dans les locaux rutilants d'Ex-Centris, mais cette année, il se déploie aussi dans les salles fraîchement rénovées du Cinéma du Parc. Et puis la programmation est vraiment solide, sa meilleure sans doute. L'argent et la respectabilité, ça aide.

La rencontre de deux univers

En 1971, c'est l'an 1, mais le rendez-vous s'intitule alors Festival international du cinéma en 16 mm. Il est né de la rencontre de deux univers contradictoires: celui de Dimitri Epides, grand cinéphile et voyageur devant l'Éternel qui organisait des *party projection underground* avec son acolyte Dimitri Spentzos et celui de Claude Chamberlan, ex-jeune chanteur rock & roll devenu projectionniste.

Le couple Chamberlan-Epides met au monde son nouveau festival à la fortune du pot, présente des œuvres de 14 pays, en 16 mm uniquement, soit le format expérimental du temps. Werner Schroeter (attendu au FCMM

pour célébrer la 30^e édition) est du premier cru. «On a commencé au bas de l'échelle», se souvient Chamberlan en évoquant les économies de bout de chandelle. «Mais j'avais épousé en vrai militant la cause de la cinéphilie. Notre but c'était d'emmener à Montréal le plus grand nombre de films indépendants et de les partager avec le public.»

Avant de devenir ce festival honorable qui mêle cette année dans l'équilibre les films de cinéastes établis, les découvertes, les courts métrages, les longs, les documentaires et les nouveaux médias, avant d'avoir été financé par Daniel Langlois et d'habiter des salles superbes et *high tech*, ce rendez-vous fut longtemps un peu broche-à-foin, sympathique, parfois inspiré, parfois moins, mais avec des alliés indéfectibles comme Wim Wenders (qui revient cette année) et le sens de la fête.

En 1978, il s'installe dans la petite salle du Parallèle, boulevard Saint-Laurent. Dès 1980, il change de nom pour prendre celui de Festival international du nouveau cinéma. C'est que le format 16mm paraît trop restrictif à l'heure où le septième art expérimental tâte de toute pellicule. Des cinéastes comme Wenders, Akerman, Herzog, Godard, Angelopoulos, Greenaway, Depardon, Almodovar et présentent leurs œuvres. Bientôt les Spike Lee, Jim Jarmusch, Hal Hartley, Atom Egoyan y trouvent une rampe de lancement montréalaise.

L'émergence de la vidéo

En 1984, il est rebaptisé Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal. C'est que la vidéo émerge comme un nouveau support d'expérimentation. Soit! Le nom s'allonge en conséquence. Robert Morin, François Girard, Bernar Hé-

bert, Peter Wintonick s'engouffrent par cette porte-là. Des initiatives un peu folles se greffent aux films: cinéma sous l'eau, marathon de projection, et j'en passe. Ça tient du happening, mais c'est le genre de la maison.

En 1995, une autre tête pousse sur l'hydre: les nouvelles technologies. Qu'à cela ne tienne, il est rebaptisé dare-dare Festival international du cinéma, de la vidéo et des nouvelles technologies. Le numérique mais aussi tous les supports de pointe y trouveront une place.

Le festival a connu ses crises: financement chaotique, rupture entre Chamberlan et Epides au milieu des années 90 (ils se sont réconciliés depuis). La bataille du sous-titrage en français de certains films ne fut jamais complètement remportée, mais gagne du terrain. Cette année, les deux tiers des œuvres sont accessibles aux unilingues français. Chamberlan s'en félicite. «Quand on court les festivals, la plupart des films indépendants ne sont disponibles qu'en anglais. C'est un combat incessant.»

En 1996, les ardoises se sont accumulées. Après que le festival se fut offert une édition à New York, l'offre de Daniel Langlois, le grand manitou de Sotimage, tombe à pic, presque inespérée: il épargnera toutes ses dettes (300 000 \$), prendra le festival sous son aile. On connaît la suite: la construction d'Ex-Centris, la réfection récente des salles du Cinéma du Parc. «Je suis allé chercher ce gars-là, scande Chamberlan. Les miracles n'arrivent pas tous seuls.» Des projets, il en a d'autres: «Je veux faire un festival toute l'année, dit-il, établir un réseau avec les régions, créer des liens avec les communautés culturelles, développer d'autres salles à New York. Sky is the limit. On est en train d'offrir une solide alternative aux mégaplexes.»

Bons baisers de Cannes

Le FCMM a récolté plusieurs bons morceaux du festival de Cannes, bien davantage que le FFM cette année. Petit tour d'horizon des œuvres dont on a beaucoup parlé au moment du grand festival français et qu'il vous sera possible de voir à Montréal durant le rendez-vous de nouveau cinéma qui démarre jeudi.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

La Pianiste de Michael Haneke a rafilé trois prix prestigieux sur la Croisette. Ce film très dur, parfois insupportable mais puissant, explore en des images féroces la relation sinistre qu'entretient un professeur de piano (Isabelle Huppert) et un jeune étudiant charmeur (Benoît Magimel). *La Pianiste*, bien huilée, bien jouée (il valut à Huppert et à Magimel les prix d'interprétation) explore une grave scission de personnalité mais on a du mal à décoder les mécanismes de personnages, ce qui crée le malaise.

Puissant, brillamment réalisé (il a obtenu à Cannes le prix de la mise en scène), éclaté et, vers la fin, franchement incompréhensible. Tel se révèle *Mulholland Drive* de David Lynch. Le film s'inscrit dans la lignée de *Blue Velvet* et de *Lost Highway* mais en plus ésotérique, sur des images et une musique lancinantes. Assez irracontable, il constitue une plongée dans l'inconscient avec des personnages qui sont des espèces d'icônes du cinéma hollywoodien de la grande époque. Jeux de rôles, substitutions, poursuites, violence. Il y a de tout dans cette fresque baroque et magique. Le film divise les spectateurs. Certains sont révoltés par l'incompréhensible dénouement. D'autres (j'en suis) goûtent l'onirisme sans chercher à le décoder.

Le délicieux *Va Savoir* de Jacques Rivette allie la fluidité, le dépouillement de la mise en scène, l'élégance et la sensibilité. À travers cette histoire d'une troupe italienne en tournée à Paris, les chassés-croisés amoureux se multiplient, les petits moments de vie sont croqués avec bonheur. Jeanne Balibar et Sergio Castellito y sont exquis. Le film tient du collier de perles enfilées avec sensibilité et acuité.

Autre must: *Je rentre à la maison* du vétéran portu-

gais Manoel de Oliveira. Tourné en français à Paris, le film est un hommage au théâtre à travers le portait d'un vieux comédien éprouvé par les deuils qui un jour, flanche. Il s'agit sans doute du meilleur rôle de Michel Piccoli. Ce film de sensibilité, d'humour et de finesse émeut et émerveille.

A ne pas manquer non plus: *Atanarjuat l'homme rapide* de Zacharias Kunuk. Premier long métrage inuit de l'histoire, lauréat de la Caméra d'or, il s'agit d'une œuvre saisissante ne ressemblant à rien d'autre qu'à un film inuit, genre que ce cinéaste invente pourtant. Sur des images de toundra d'une grande beauté, un rythme lent, incantatoire, le film puise sa source dans les vieilles légendes du Grand Nord et constitue un envoiement. On pénètre avec lui dans un autre temps. Il dure 172 minutes à propos...

Dans la lignée de son précédent *Moloch* sur le quotidien d'Hitler, Alexandre Sokourov nous sert *Taurus*, abordant les derniers jours d'un Lénine vieillissant. Un brouillard étudié enveloppe les superbes images des champs et de la dernière demeure de Lénine (joué par Leonid Mozgovoi qui incarnait Hitler). Sokourov est un grand cinéaste-peintre mais son *Taurus* apparaît moins spectaculaire que *Moloch*. Lénine y est livré presque sénile, réduit à la condition dérisoire d'un mourant sans pouvoir et la mise en scène dégage une artificialité qui rend le film presque irréel.

Millennium Mambo du cinéaste taiwanais Hou Hsiao Hsien m'a personnellement déçue par la confusion de sa forme. Il faut dire que le film a été remonté après Cannes et plusieurs scènes furent coupées, ce qui lui fait sans doute du bien. Sa caméra de blues explore la dérive d'une certaine jeunesse urbaine au tournant du millénaire. Drogue alcool et rock & roll, à travers ce portrait d'un couple déchiré, *Millennium Mambo* nous offre des images superbes (du directeur photo d'*In the Mood for Love*) sur une atmosphère de dérive, mais ne parvient guère à nous intéresser à ses personnages pour autant.

J'ai été déçue aussi par *Kandahar* de Mohsen Makhmalbaf, un très beau film pourtant tourné avec grand art. Il nous entraîne dans le sud de l'Afghanistan où une exilée revient chercher sa sœur. Métaphore de l'horreur afghane avec quelques scènes remarquables et une traversée des sables, le film est poétique mais s'enroule sur lui-même et devient davantage une incantation qu'autre chose.

Un mythe américain

FUNNY GIRL

De William Wyler. Avec Barbra Streisand, Omar Sharif, Kay Medford, Anne Francis, Walter Pidgeon. Scénario: Isobel Lennart, d'après son livret. Image: Harry Stradling. Montage: Maury Winetrobe, William Sands. Musique: Jule Styne. Paroles: Bob Merrill. Chronographies: Herbert Ross. États-Unis, 1968, 155 minutes.

MARTIN BILODEAU

Et si c'était simplement pour le plaisir que Columbia Pictures nous offre à nouveau, 33 ans après sa première, dans une version restaurée, en son numérisé, la

dernière grande comédie musicale de l'histoire d'Hollywood? Car franchement, on ne voit pas d'autre raison à l'horizon, si ce n'est la remise en selle, en prévision d'une prochaine réédition en DVD, de ce très joli film signé William Wyler (*L'Insoumise, Vacances romaines*), dans lequel Barbra Streisand, pour la première fois au grand écran (c'était en 1968, elle avait 26 ans, elle a décroché l'Oscar), campe la chanteuse de music-hall Fanny Brice.

Un personnage que la star avait éterné à la scène, cinq ans plus tôt, dans la comédie musicale du même nom, elle-même tirée d'un livret d'Isobel Lennart, racontant, sur le mode de la comédie musicale, les succès professionnels et

les désespoirs amoureux de la vedette des légendaires Ziegfeld Follies, défunte belle-mère du producteur du film, Ray Stark.

À la différence que le film de Wyler, qu'on redécouvre ici dans une version magnifiquement colorisée chatoyants et richement accompagnée d'une partition qui sonne, a entremêlé les destins de Fanny Brice et ceux de la vedette qui l'incarnera, pigeant dans répertoire personnel de la chanteuse (*My Man, Second Hand Rose*), qui roulait sa bosse depuis 1960, jouant de son physique si singulier, mis en perspective par l'allure de son gentlemen-partenaire, Omar Sharif, ignorant sans doute qu'il érigeait ainsi, pièce par pièce, le mythe Streisand. Car *Funny Girl*, faut-il le rappeler, raconte le passage, de comique délurée à star de Broadway, de juive des bas quartiers à maîtresse-femme de Park Avenue, d'une femme que rien ne promettait au succès, ni même à l'amour. *Nos plus belles années*, *Une étoile est née* et *Yentl* perpétueront ce mythe, que Streisand a passé sa vie à ériger, dans le but de démentir ceux qui, à ses débuts, ne voyaient en elle qu'un canard boiteux doté d'une belle voix et d'un vilain nez. Si la suite des événements n'est pas toujours d'un très bon goût, ce *Funny Girl* au charme suranné demeure un rendez-vous incontournable pour tous ceux que la comédie musicale séduit.

THÉÂTRE OBUKHEM REALITÉ PRÉSENTE

Le Sagouais

DE Anton Tchekhov

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE: Alexandre Marine

PRODUCTION: Anne-Catherine Lebeau

INTERPRÈTES: Hélène Bourgeois Leclerc, Stéphane Brulotte, Patrice Gagnon, Karine Lemieux, Vitali Makarov, Frédéric Paquet

CONCEPTEURS: Valentina Komolova, Spike Lynx

4 DU 21 OCTOBRE

SEMAINE 20H - DIMANCHE 16H
RELACHE LES LUNDI ET MARDI

EN COOPÉRATION AVEC:

THÉÂTRE La Chapelle
3700, rue Saint-Dominique
Billetterie: 514.843.7738
Site: www.cam.org/-llc

LE DEVOIR

TR

DAVE VEUT JOUER RICHARD III

Un atelier du Nouveau Théâtre Expérimental

Après la lumière, les mots, la voix, les objets... le NTE interroge le désir de l'acteur face au personnage qu'il désire incarner.

AUTEUR DU TEXTE: Alexis Martin avec extraits de *Richard III* de William Shakespeare

AUTEUR DE LA MISE EN SCÈNE: Jean-Pierre Ronfard

CONCEPTION: Alexis Martin, Dave Richer, Jean-Pierre Ronfard

DISTRIBUTION: Daniel Brière, Salomé Corbo, Dave Richer

ENVIRONNEMENT SCÉNIQUE: Luc Taillon

ÉCLAIRAGES ET RÉGIE: Thomas Godefroid

Du 15 au 27 octobre 2001 à 20h30 relâche les dimanches et mercredis

À l'auditorium Justine Lacoste-Beauchamp de l'Hôpital Ste-Justine
3175, chemin de la Côte-Ste-Catherine
métro Université de Montréal

Réservations: (514) 523-4191 Entrée: 15\$

LE DEVOIR

Culture

VITRINE DU DISQUE

FRANCOPHONE

KÉKÉLAND

Brigitte Fontaine
(Virgin)

Il n'y a que Brigitte Fontaine pour faire un disque comme *Kékéland*. Treize nouvelles pièces où la reine des kékés réussit encore à surprendre les inconditionnels de même que les sceptiques. Ça commence avec *Demi-clocharde*, une ballade triste et nerveuse où elle partage la vedette avec les membres de Sonic Youth. Une complicité très forte s'installe. Déjà, on s'aperçoit que ce voyage musical ne ressemblera à nul autre. Qui d'autre que Fontaine aurait pu réunir sur un même album M et Archie Shepp, Noir Désir et Les Valentins? Les collaborations abondent sans jamais donner l'impression d'un fourre-tout improvable. Bien sûr, on passe d'une ambiance à une autre. La reprise, plutôt légère, des *Zazous d'Andrex* (en duo avec M) n'a pratiquement rien à voir avec *Profond*, la déclaration d'amour somptueuse à son complice de toujours, Arezki Belkacem. On goûte à un peu de tout sur *Kékéland*: du rock, du reggae, des ballades, du classique et un peu de chanson française à sa façon. Parmi les moments forts, on souligne l'excellente pièce titre avec Sonic Youth et Jim O'Rourke, le *Guadalquivir* avec Arezki et NRK (ce clin d'œil au légendaire *Comme à la radio* avec nul autre

qu'Archie Shepp à la place du Art Ensemble Of Chicago). Brigitte Fontaine est loin d'avoir dit son dernier mot. Vive la reine!
David Cantin

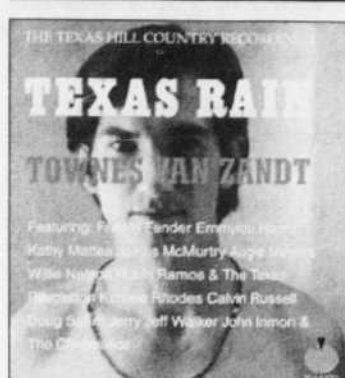
FAUT QU'ILS S'ACTIVENT

Tryo
(Salut Ô, Indica, Outside)

Bon, il y a 900 000 Français qui ont craqué pour les deux disques autoproduits du groupe. Faut bien qu'il ait quelque chose, ce groupe, puisqu'ils s'activent autant sur les albums de ce quatuor nommé Tryo, issus de Fresnes, dans le nord de la France. Pas notre tasse de thé, ce genre de reggae acoustique que permet d'entendre l'album *Faut qu'ils s'activent*, mais force est d'admettre que la chose est bien foutue, très bien même. Critique sociale distillée à la force d'harmonies vocales recherchées et de guitares qui n'ont rien de sec, l'album est plus que sympathique. Ça ne gueule pas, c'est même un peu gentil. Mais pour le moins qu'on s'arrête sur les textes, on se rend compte que le groupe ne cherche pas à conforter les biens pensants dans leurs convictions et leur bien-être, loin de là. Comment dire? Tryo fait la preuve par quatre qu'il peut percer le bouclier de l'indifférence. Comment? Parfois en ressemblant à Brel (pas pour les voix, mais pour les mélodies vocales, simples et charmantes), parfois en faisant preuve d'un humour apprécié (notamment dans les voix et dans les détails fourmillants de la production). On peut penser à Tété, mais

sans la flegme. Sympathique, qu'on disait. Un peu plus, même, en raison d'un sens de la composition bien aiguisé.
Bernard Lamarche

RACINES



TEXAS RAIN
THE TEXAS HILL COUNTRY RECORDINGS
Townes Van Zandt
Tomato (Fusion III)

C'est ainsi: on découvre un truc, et puis, les jours suivants, on croit que le truc nous poursuit. Evidemment, l'impression est un leurre: le truc a toujours été là, mais on le regardait sans le voir. Mon truc du moment, c'est Townes Van Zandt. Pas plus tard qu'il y a trois semaines, grâce au remarquable *Tribe To A Poet*, le répertoire de cet ultime baroudeur de la chanson d'auteur texane s'est mis à exister dans mon univers. Des textes terribles comme celui de *Waiting Around To Die*, des mélodies liquéfiantes comme celle d'*If I Needed You*, sont désormais familières. Et voilà que débarque une semaine plus tard ce *Texas Rain* du même Van Zandt. Coïncidence? Complot, oui.

De découverte en passion, le Rubicon est franchi. Du coup, j'approfondis. Et constate, à lire le livret, que ce disque de duos enregistré par Van Zandt au début des années 90 et déterré par les gens de l'é-

quette Tomato est probablement le plus achevé de sa drôle de carrière. Il faudra comparer avec les albums de la première époque, notamment *The Late Great Townes Van Zandt* (disque non posthume, noire ironie!), pour m'en assurer. De toute évidence, les arrangements de cordes, les chœurs sont très léchés: les fans du Townes dénudé des débuts doivent aimer moins. Moi, je n'en sais pas encore assez pour décider: à cette étape, j'aime tout. Inconditionnellement. *Kathleen*, avec les voix des Chromatics, sonne un peu Elvis: j'aime. *If I Needed You* avec Emmylou Harris? J'aime que ces deux timbres un peu chevrotants s'échangent les couplets, forcément. *Waiting Around To Die* avec Calvin Russell, c'est la douleur partagée entre frères: j'aime. Mais j'aime surtout savoir qu'après deux disques en trois semaines, irrémédiablement, Townes Van Zandt est sur ma route. Et la vôtre?
S. C.

DISQUES CLASSIQUES

VIVIER — SMCQ

Claude Vivier: *Wo bist du, Licht!* (1981); *Greeting Music* (1978); *Bouchara* (1983); *Trois airs pour un opéra imaginaire* (1983). Marie-Annick Béliveau, mezzo-soprano; Marie-Danièle Parent, et Ingrid Schimdhuisen, sopranos; Ensemble de la Société de musique contemporaine du Québec, dir. Walter Boudreau. Alma ACD2 2252

Premier envoi des monographies de la SMCQ, ce disque consacré à Claude Vivier aura au moins l'heur de faire connaître ailleurs ce que les musiciens d'ici savent faire avec ce répertoire. Au disque, il y a déjà sur étiquette Philips ce que Reinbert de Leeuw et son Ensemble Schœnberg ont réussi. On pourra comparer *Bouchara*, œuvre reprise sur les deux enregistrements et qui montre la



différence d'approche. Plus soliste chez la SMCQ, où la netteté de l'individualité linéaire est plus présente tant dans l'interprétation que dans la prise de son, plus fondue dans une prise de son plus veloutée et raffinée chez Philips. Des préférences? J'admets ne rien privilégier tant les deux approches sont tout aussi éclairantes sur la richesse de la partition. Cela dit, prenons la nouveauté pour ce qu'elle est.

C'est-à-dire pleine de bonnes choses. On n'a pas lésiné pour que ces pages vivent avec la même séduction qu'un moment de leur création. Original, Vivier aujourd'hui? Boudreau et son ensemble en font la preuve sans l'ombre d'un doute. Mieux encore, la supposée froideur d'un disque par opposition à la chaleur du concert est ici gommée. La frontière entre le message, le messageur et le récepteur est battue en brèche et une union — oserais-je communion? — se fait dès le début de l'écoute.

Quant on arrive à ce point à oublier la «prégnance» d'une interprétation au profit de la présence de la musique, de son étonnante actualité, c'est qu'elle est grandement servie par les interprètes. Si tout mérite d'être souligné, devant tant de beauté le commentaire ne saurait que rester en deçà de la vérité.

A l'heure où nos interprètes de musiques anciennes rayonnent partout et se méritent des prix discographiques, où nos pianistes font carrière sur la scène internationale, que la musique de Vivier se répand dans le monde, ce disque va prouver haut et clair la force des musi-

ciens d'ici qui n'ont pas peur de défendre solidement le répertoire de leurs compatriotes.
François Tousignant

BOULEZ — STRAVINSKI

Igor Stravinski: *Scherzo fantastique*, op. 3; *Le Roi des étoiles* (*Zvezdolikiy*); *Le Chant du Rossignol* (suite); *L'Histoire du soldat* (Suite de concert). Chœur et Orchestre symphonique de Cleveland, dir. Pierre Boulez. DGG 471 197-2

Voici une collection de superbes pièces rarement entendues. Le *Scherzo*, bien qu'œuvre de jeunesse, montre la capacité de Stravinski à dépasser son maître Rimski-Korsakov dans l'orchestration traditionnelle. Suit en contraste parfait cette sorte d'aberration que constitue *Le Roi des Étoiles*. Le compositeur nage dans l'atonalité la plus poétiquement folle et cela n'est pas sans prédire ce que Vivier accomplira à la fin de sa vie. Courte pièce, étonnante à donner le frisson par sa fulgurante intuition, et la place que Boulez laisse à la dimension mystique.

La suite tirée de l'opéra *Le Chat du Rossignol* bénéficie ici d'un enregistrement à rendre fou les amateurs d'imagination d'orchestration comme ceux qui aiment qu'on leur raconte une histoire, celle d'Ander-sen qui parle du *Rossignol* et de *L'Empereur de Chine*. C'est certainement le plus grand achèvement orchestral de Stravinski entre *Le Sacre* et les *Variations de son grand âge*.

Reste la suite de concert de *L'Histoire du soldat*. Incisif, Boulez traite le jazz qui s'y trouve comme moyen, non comme style. Alors on le reconnaît, transformé, et tout l'art de l'orfèvre des notes luit. Bon, on n'a pas le texte, mais pourquoi bouder de la si belle musique si bien faite? On se rend même compte que les mots ne peuvent être que prétexte utilitaire. Et le texte musical, lui, n'a en rien perdu de sa vigueur, montrant toute sa force sous une battue remarquable de tenue.
F. T.

Cette année, prenez la route du JAZZ

TOURNEE AUTOMNE 2001

22 SEPT	L'Assomption > (450) 589-0100 Théâtre Hector-Charland	18 NOV	L'Assomption > (450) 589-0100 Théâtre Hector-Charland
3 OCT	Lennoxville > (810) 822-9892 Théâtre Centennial	23 NOV	Beloeil > (450) 484-4772 Centre culturel
5 OCT	St-Geneviève > (514) 928-1818 Salle Pauline-Julien	24 NOV	Lennoxville > (810) 822-9892 Théâtre Centennial
6 OCT	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne	29 NOV	Longueuil > (450) 670-1618 Théâtre de la ville
10 OCT	Joliette > (450) 758-8202 Salle Roland-Brunelle	1 ^{er} DEC	St-Geneviève > (514) 928-1818 Salle Pauline-Julien
11 OCT	St-Thérèse > (450) 434-4008 Salle du Collège Lionel-Groulx	8 DEC	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne
13 OCT	Beloeil > (450) 484-4772 Centre culturel		
18 OCT	Longueuil > (450) 670-1618 Théâtre de la ville		
20 OCT	Bois-Corbeau > (418) 295-2000 Théâtre de Bois-Corbeau		

TOURNEE PRINTEMPS 2002

30 JANVIER	Joliette > (450) 758-8202 Salle Roland-Brunelle	13 MARS	Joliette > (450) 758-8202 Salle Roland-Brunelle
7 FÉVRIER	Longueuil > (450) 670-1618 Théâtre de la ville	16 MARS	Beloeil > (450) 484-4772 Centre culturel
9 FÉVRIER	Lennoxville > (810) 822-9892 Théâtre Centennial	22 MARS	L'Assomption > (450) 589-0100 Théâtre Hector-Charland
14 FÉVRIER	St-Thérèse > (450) 434-4008 Salle du Collège Lionel-Groulx	6 AVRIL	St-Geneviève > (514) 928-1818 Salle Pauline-Julien
23 FÉVRIER	Beloeil > (450) 484-4772 Centre culturel	11 AVRIL	St-Thérèse > (450) 434-4008 Salle du Collège Lionel-Groulx
2 MARS	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne	18 AVRIL	Longueuil > (450) 670-1618 Théâtre de la ville
8 MARS	St-Geneviève > (514) 928-1818 Salle Pauline-Julien	19 AVRIL	Bois-Corbeau > (418) 295-2000 Théâtre de Bois-Corbeau
3 AVRIL	Bois-Corbeau > (418) 295-2000 Théâtre de Bois-Corbeau	26 AVRIL	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne

Les Lundis classiques sous la direction artistique de Francine Chabot

du Rideau Vert

LA MUSIQUE À TRAVERS LES ÂGES
15 OCTOBRE 2001

DU MOYEN ÂGE À LA RENAISSANCE
ENSEMBLE CLAUDE-GERVAISE
Direction Gilles Plante

Concert: L'AMOUR À L'ANCIENNE
Les amours nobles
Les amours à l'italienne
Les amours bourgeoises
Les amours villageoises

Musiciens: Béatrice Baillargeon
Marcel Benoit
Philippe Gélinas
Diane Plante
Denis Plante

RÉSERVATIONS (514) 844-1793
ABONNEMENTS (514) 845-0267

théâtre du rideau vert

le St-Hub RESTO-BAR ACCOMPAGNE

Jim Corcoran

en spectacle

entre tout et moi

EN NOMINATIONS DANS CINQ CATÉGORIES AU GALA DE L'ADISQ 2001

vendredi et samedi prochains!

12 ET 13 OCTOBRE CLUB SODA

Billets en vente au Club Soda, au guichet du Théâtre St-Denis et au (514) 790-1111

Quebec: 20 octobre, Gatineau: 26 octobre, L'Assomption: 3 novembre, St-Eustache: 16 novembre, Magog: 17 novembre, Granby: 11 janvier, St-Thérèse: 18 janvier, Beloeil: 2 février, Trois-Rivières: 3 février, St-Jean: 16 février, Joliette: 1^{er} mars, Longueuil: 7-8 mars, Terrebonne: 15 mars, St-Geneviève: 23 mars, Valleyfield: 5 avril

Le nouveau disque de Jim Corcoran - entre tout et moi - en vente des maintenant

1057 (rythme) CKOI (66.9) MLI (90.3) LA PRESSE SODAC (418) 332 Québec (418) 332 J. & P. SPECTRA

En première partie

EMMA LA CLOWN

ANNE SYLVESTRE

PARTAGE DES EAUX

Au piano PHILIPPE DAVENET

THÉÂTRE ESPACE GO
30 OCT. au 3 NOV. 2001
à 20h00

EN TOURNÉE CET AUTOMNE

25 octobre	Hull
26 octobre	Châteauguay
27 octobre	Beloeil
28 octobre	St-Thérèse
6 novembre	Trois-Rivières
7 novembre	Joliette
10 novembre	St-Geneviève
13 novembre	L'Assomption
14 novembre	Sherbrooke
15 novembre	Longueuil
16 novembre	St-Jean-sur-Richelieu
18 novembre	Terrebonne
22 novembre	Sép-Îles
23 novembre	Bois-Corbeau

THÉÂTRE ESPACE GO, 4890, boul. St-Laurent, Montréal
Billets en vente à l'Espace Go - (514) 845-4890
et sur le réseau ADMISSION: (514) 790-1245

Une coproduction LES ARBRES VERTS ET PRODUCTIONS MICHELE SARAZIN INC.

ÉPHEMÉRIDES MONTREAL A Sylvestre PIANO HÉRITAGE LE DEVOIR

Canal VIE

entre tout et moi

Allumez, ça rapporte!

L'argent n'a pas de sexe
Cette semaine: La famille recomposée
Samedi 12h Rediffusion dimanche 17h 30

Joëlle Blanchette animatrice

Canal VIE Ca fait partie de la vie

Culture

Le vertige du nombre

Peut-être avez-vous vu cette belle jeune Québécoise mercredi soir à l'émission de Christiane Charette. Elle s'appelle Nelly Arcan et a accompli le petit exploit de voir son premier roman *Putain* publié à la chic maison du Seuil à Paris. Ce n'est pas tous les jours qu'un de nos auteurs perce le mur de béton parisien, alors on ouvre un œil intrigué.

Écrit avec un souffle étonnant et parfois de vraies envolées, *Putain* est le cri du cœur d'une prostituée évoquant son enfance, soupesant les performances de ses clients, révélant ses blessures familiales. Nelly Arcan a tâté de la prostitution, sait de quoi elle cause et ses charges résonnent avec une conviction fracassante. Bien qu'en entrevue, elle en ait assez d'évoquer son passé d'escorte, élude les questions dans le malaise surtout au Québec quand papa maman regardant fille à la télé. La romancière tente sans cesse d'élever le débat au plan littéraire. Tout le monde la ramène à son passé de pute. Dur! Dur! Mais c'est la *game*, comme on dit.

Être publiée à Paris est une chose, s'y révéler une des petites découvertes littéraires de la rentrée, une autre. Nelly Arcan a eu droit à la totale. *Le Monde*, *Libé*, quelques autres y sont allés de commentaires élogieux et *Putain* concourt pour le Femina et le Médicis. Comme premiers pas dans l'arène littéraire, c'est franchement pas mal.

À lire vraiment, et à écouter parler, la jeune Québécoise.

Faut dire qu'elle crève l'écran, Nelly Arcan. Blonde et superbe, obsédée par son image parfaite, mais chic, très «cela». C'est fou à quel point les femmes très «cela» écrivent sur le sexe par les temps qui courent, à quel point aussi le public s'arrache leur prose, en France surtout. Rien de plus déroutant que le contraste entre une allure BCBG et des révélations salaces pour désarçonner son monde. Les médias ont saisi le filon et invitent ces écrivaines tantôt en duo, tantôt en grappes, histoire de les laisser causer de la bagatelle bien à leur aise. Sur le plateau de



Odile Tremblay

Christiane Charette, aux côtés de Nelly Arcan, on avait droit à Catherine Millet aux mémoires sexuelles truffées de baisés innombrables.

Millet et Arcan ont des points communs. Ni l'une ni l'autre ne cherchent à émoustiller gratuitement le lecteur, ou même à plaire. Elles se servent de leurs expériences sexuelles pour aller au-delà d'elles-mêmes, pour se découvrir. D'où l'intérêt de leurs récits. Mais qui peut s'identifier à des écrivaines? Elles témoignent de situations extrêmes, avec des partenaires alignés à l'infini, presque sans visages. Elles parlent de leur propre dépersonnalisation à travers le nombre, une dépersonnalisation joyeuse ou douloureuse selon le cas, mais privée d'émotion d'amour. Il faut lire comme on parcourt le récit de ceux qui ont franchi l'Everest, en les voyant ouvrir des portes qu'on n'ouvrira pas, mais qui donnent le vertige.

Nelly Arcan est des nôtres et dans la foulée du succès français, son *Putain* a eu droit bien entendu au grand traitement médiatique maison: interviews géantes à pleines unes culturelles québécoises, télé, etc. Quand votre premier roman se retrouve vite en rupture de stock chez Renaud-Bray, c'est que la gloire vous est tombée dessus.

Appelons ça le vieux syndrome Félix Leclerc voulant que les Québécois s'émerveillent en chœur devant ce que Paris a déjà cautionné. On est un peu colonisés sur les bords. Si ça brille en France, ça doit

être de l'or pur. Et tous d'acheter *Putain* sur du Parc et sur Saint-Denis. Ça fait du moins un bon livre à lire. Paris n'a pas eu si mauvais goût, après tout.

Mais là-bas, *Putain* a eu un courant énorme pour le porter.

Drôle de phénomène que celui des vagues littéraires. Ça vient on ne sait d'où. Ça dure ce que ça dure et parfois ça témoigne d'un vrai malaise de société. En France, une lame de fond propulse depuis quelques années les livres (et les films) érotiques des femmes. Les complaisants, les cliniques, les crus, les lyriques, les grinçants, les bons, les mauvais profitent de l'engouement. Le livre d'Arcan a de la valeur, mais serait sans doute resté dans l'ombre s'il avait traité pieusement d'amour filial. Le Seuil l'aurait-il même remarqué? *Le Monde*, *Libé* et les autres se seraient-ils montrés si épatés par sa prose? Pas sûr. De fait, en général, le talent ne suffit pas. Ça prend le terreau propice et un public assoiffé de ce type de confidences. Pourtant, au départ, Nelly Arcan ignorait surfer sur une vague collective. Elle a raconté une histoire, toute seule dans son coin que le vent du jour est venu propager. Tant mieux pour elle d'ailleurs. On est tous un peu chauvins sur les bords. Quand une Québécoise s'impose hors de notre cour, ça fait plaisir.

Il est fort, ce vent-là en France. De Catherine Millet à Catherine Breillat, en passant par Virginie Despentes, ces dames renchérissent dans la crudité du propos érotique et leurs livres se vendent comme des pains chauds. Jadis, en gros, c'était simple. Mettons que le sujet pensant était traditionnellement

masculin, alors que l'objet regardé et fantasmé demeurait féminin. Tout le monde jouait plus ou moins sur ces cordes-là. Lorsque le sujet et l'objet changent de camp, les digues s'ouvrent, ça déstabilise tout le monde. Et pourquoi pas?

Le lecteur reste un voyeur. Mais cette nouvelle vague d'écrivaines érotiques ne lui donne pas tout ce qu'il veut, à ce lecteur-là. Il achète peut-être leurs livres pour se rincer l'œil. Surprise! Il ne se le rince pas, faute de descriptions vraiment croustillantes. Trop cliniques, ou trop éludées, qu'elles sont, les scènes *hard*. Alors il perd pied. Il a presque peur. Ce n'est pas de la porno. C'est autre chose. Oui, mais quoi?

Ce qui me fascine par dessus tout, c'est de voir les lecteurs projeter leurs terreurs, leurs préjugés, leurs expériences personnelles sur les œuvres de ces femmes qui ont pourtant vécu carrement à côté de la norme. Catherine Millet a multiplié les partouzes, surtout au cours des libertaires années 70 et 80, avant la vraie hantise du sida. Nelly Arcan s'est prostituée. Ce n'est pas notre vie, c'est la leur. Elles ne sont guère représentatives de monsieur et madame tout le monde mais montrent comment on peut traverser certaines frontières, qui nous apparaissent terrifiantes. Elles cassent les moules et les genres. Les gens sont angoissés à cette lecture, ce qui les renvoie à leurs démons intérieurs, les poussent à se questionner. Et n'est-ce pas, après tout, effet de vogue ou pas, un des buts premiers de la littérature?

otremblay@ledevoir.ca

Bach au Pluriel

Concert 20^e Anniversaire d'Arion

Arion
Ensemble de musique ancienne
aux instruments d'époque



chef invité: JAAP TER LINDEN
solistes: CHANTAL RÉMILLARD, violon baroque
CLAIRE GUIMOND, flûte baroque
BETSY MACMILLAN, viole de gambe
HANK KNOX, clavier
LUC BEAUSEJOUR, clavier

LES VENDREDI 12 ET SAMEDI 13 OCTOBRE 2001
Salle Redpath, Université McGill à 20h
LE DIMANCHE 14 OCTOBRE 2001,
Théâtre Paul-Desmarais, Centre Canadien d'Architecture à 14h

renseignements et billetterie: (514) 355-1825 ou arion@early-music.com
Abonnez-vous avant le 12 octobre 2001 et courez la chance de gagner un voyage pour deux à Boston!

concepteurs: Yves Champagne, Bernard Grenon, Stéphane Ménigot, Maryse Poulin et Yvon Proulx

DU TEMPS D'ANTENNES

une création interdisciplinaire de / avec Nathalie Derome

SOLO low-tech

«D'un poème, d'un vrai, Nathalie Derome a en effet la beauté, l'étrangeté, l'inattendu, l'insoupçonné et l'authentique. L'univers sonore de ce Temps d'antennes est à lui seul un chef-d'œuvre, foisonnant comme la vie rue Ontario.» Marie-Christine Blais, La Presse

EN REPRISE DU 17 AU 28 OCTOBRE 2001 À 20H

(relâche lundi et mardi) AU 813, RUE ONTARIO EST (ancien Copie-Art)
Réservations: (514) 270-1467 Entrée: 17\$ (14\$ étudiants, aînés, sécurité du revenu)

Ce spectacle est créé et présenté par les Productions Nathalie Derome grâce à l'appui de:



LE DEVOIR

La Presse

La Banque de CHRYSLER BANK

CIBL

UN DES NOMBREUX ÉVÉNEMENTS DE LA SEMAINE CULTURELLE DE BEIJING À MONTRÉAL

OPÉRA DE BEIJING



UNE PRÉSENTATION DE

BOMBARDIER



Quiconque est disposé à s'engager dans l'aventure de l'opéra chinois doit chercher à oublier l'image familière de l'opéra européen pour s'ouvrir au mystique et à l'insolite.

Entrez dans un univers magique empreint de rythme, de mélodie et d'esthétisme.

Laissez-vous charmer par la beauté et la rigueur d'un art théâtral ancestral réunissant chants, musique, jeux scéniques, danses, exercices acrobatiques et arts martiaux.

Laissez-vous fasciner par la noblesse d'un art qui séduit des milliers et des milliers de spectateurs en Orient depuis des siècles.

L'OPÉRA DE BEIJING

Deux petites journées en Amérique du Nord...
...seulement à Montréal.

Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

13 octobre, 20 h

14 octobre, 14 h et 20 h

Réservez vos billets dès maintenant!

ADMISSION

(514) 790-1245

1 800 361-4535

PLACE DES ARTS

(514) 842-2112

Billets à partir de 42,50 \$



Semaine culturelle de Beijing à Montréal - 11 au 21 octobre 2001

Les Ombres

JEAN-PIERRE PERREAULT

INSTALLATION CHORÉGRAPHIQUE

Une coprésentation de la Fondation Jean-Pierre Perreault et du Festival international de nouvelle danse (FIND)

20 SEPTEMBRE - 20 OCTOBRE 2001

ESPACE CHORÉGRAPHIQUE DE LA FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT
2022 rue Sherbrooke Est (angle de Lorimier)
Billetteries: Réseau Admission: (514) 790-1245
Agora de la danse, 840 Cherrier



LE DEVOIR

La Presse

LES ARTS du MAURIER

LE DEVOIR

tct

MIRROIR

allez-y



PLUS DE 275 CANAUX DONT
40 CANAUX DE CINÉMA À LA CARTE
SON ET IMAGES 100% NUMÉRIQUES
RÉCEPTEUR VIDÉO PERSONNEL

TÉLÉ SATELLITE

www.bell.ca

